



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modès, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODÈS.

Si nous ne devions parler que des toilettes qui se voient à Paris, nous aurions malheureusement à énumérer foule de costumes noirs ou gris, quelques-uns violets ou lilas, douloureux souvenir du fléau qui a passé parmi nous.

Donc, dans nos salons, dans nos jardins, dans nos promenades, nous voyons foule de toilettes de deuil et demi-deuil; ce dernier genre permettant plus à la *fantaisie*, nous aurions à citer de charmantes toilettes grises avec des ornements de dentelles, de passementerie ou de velours noir.

— Une des plus nouvelles façons de toilettes est le jupon porté séparément avec la petite casaque; ainsi, un jupon de taffetas gris, orné de trois volants de dentelle noire, peut être porté avec une petite casaque ou

casaque en taffetas noir garni de dentelles noires; pour ce genre d'habillement, ces petites casaques serrent la taille, et sont assez ouvertes sur la poitrine, pour bien laisser apercevoir la chemisette de dessous, qui peut être en dentelle noire ou blanche selon la rigueur du deuil.

Nous citerons un de ces costumes, en foulard violet quadrillé noir, ayant trois garnitures de petits volants séparés à une distance d'une main, celle du bas composée de sept petits volants festonnés en soie noire, en crête de coq; la seconde n'en avait que cinq; la troisième quatre; autour de la casaque trois très-petits volants du même genre, et au bas des manches, demi-longues et assez larges, formant sabots, quatre petites garnitures. La chemisette et les manches de dessous, en application de Bruxelles, d'un dessin formant un très-petit semé.

Pour coiffure, une petite pointe en Bruxelles, retenue de chaque côté par des nœuds Louis XIII en toute petite faveur de gaze violette frangée noire; cette coiffure pouvait se mettre sous le chapeau en crin doublé de crêpe lilas, et orné de deux touffes de pensées, ou d'une grappe de raisin noir, ou de bouquets de scabieuses entremêlées d'un feuillage très-léger.

— Beaucoup de toilettes de demi-deuil sont en grenadine grise, — à grands volants, ou à grands remplis; dans ce dernier genre, ce qu'il y a de plus nouveau, ce sont trois grands remplis sur lesquels sont formés cinq ou six autres remplis plus petits.

Avec ces jupons, un cannezout de mousseline brodée, et une ceinture à longs pans nouée sur le devant, un chapeau en paille grise orné sur le côté d'un tout petit bouquet de têtes de plumes nuancées gris et noir, ayant sous la passe des petites branches de graines, formées par des jais et de la gaze, genre très-léger qui accompagne parfaitement la physionomie, et dont nous avons vu de charmantes créations chez Chagot¹.

— Pour toilettes de grande soirée, nous citerons comme demi-deuil, deux robes charmantes qui sont parties ces jours-ci pour l'Angleterre, et qui avaient été exécutées chez M^{me} de Baisieux².

L'une était en tulle blanc, orné de cinq volants formés par deux hauts biais de tulle double; ces volants relevés en draperies contrariées, tout autour de la robe — chacune de ces petites draperies retenue par une touffe de violettes — une touffe de violettes entre les draperies du corsage ainsi qu'au bas des manches courtes, formées par un triple biais relevé en draperie sous cette touffe de violettes.

L'autre robe était en crêpe gris perle à double jupe; la jupe de dessus, ouverte de chaque côté, était relevée par un bouquet de roses blanches; depuis ces bouquets jusqu'à la ceinture était un double montant en petite dentelle grise, placée en feston figurant un double revers formé par la jupe. La berthe, en dentelle grise, recouvrait toutes les manches, et se relevait en draperie au milieu de la poitrine sous un bouquet de roses. La coiffure en roses blanches de-

vait compléter ce costume d'une distinction charmante.

— Il ne fallait pas la question du deuil pour rendre les chaussures de soie grise les plus gracieuses et les plus à la mode de la saison; bottines de moire, de satin, de poulx de soie, et surtout souliers dans ces mêmes étoffes, sont les plus nombreuses et les plus ravissantes créations que nous voyions à Paris, dans la maison Desfossés¹, successeur de la grande réputation et du talent si parfait de Melnotte.

Ce dernier nom, du reste on le sait, se retrouve à Londres² avec toutes les supériorités de ses chaussures parisiennes; il y a adjoint les plus nouvelles fantaisies de nos modes, et, sans répéter ici la nomenclature de tout ce qu'il possède de joli et d'élégant, nous affirmerons que le dernier envoi qui lui a été expédié de Paris tout récemment offrira la réunion des articles de toilette les plus nouveaux et les plus convenables pour la saison actuelle.

PLANCHES DE PATRONS ET DESSINS.

Un *casaweeck* de jeune fille, portant un dessin qui peut se broder en soutache comme en soie plate, et s'appliquer sur toutes les étoffes: sur le nankin comme sur les étoffes de fantaisie; pour l'hiver, sur du drap, du mérinos ou du cachemire. La forme peut se grandir proportionnellement, et elle est très-élégante pour dame.

Du côté des broderies nous donnons un *col double* d'enfant, qui a la forme *pierrrot*. Ce genre de col, si gracieux pour les enfants, reprend de mode dans les meilleures maisons. Celui dont nous donnons le patron et la broderie est pour un enfant de huit à dix ans. Les jeunes filles comme les jeunes garçons peuvent porter cette forme. On peut se servir de ce même patron pour faire des *pierrrots* plissés.

Fashion.

Au temps de Gesner ou de Florian, on ne faisait pas plus d'idylles qu'on n'en fait aujourd'hui dans les quelques salons ouverts encore à Paris; on n'y parle que de la paix des champs, du charme de la retraite et du gazouillement des oiseaux; c'est une aspiration générale vers l'eau, la fraîcheur et la verdure; là seulement on se reposera des agitations récentes de la grande ville. Aussi, ne demandez pas aux femmes qui sont con-

¹ Rue Richelieu, 81. — ² Rue Sainte-Anne, 11.

¹ Rue de la Paix. — ² 23, Old-Bond street.

damnées à y rester encore quels nouveaux luxes elles ont apportés dans leur toilette; par anticipation de la campagne, elles en adoptent toutes les simplicités. On ne parle que de baréges, de nankin, de mousseline de toutes sortes, de brillantes même; la soie est momentanément à l'index, on n'y revient que pour les toilettes d'obligation.

Cela ressemblerait un peu à l'âge d'or que rêvent les maris et les pères économes, si, à travers cette humilité, ne perçaient toutes les élégances qui distinguent la Parisienne; si Camille, Palmyre, M^{mes} de Baisieux et Leymerie n'apposaient leur cachet sur tant de négligés charmants; si M^{me} Payan n'y ajoutait les raffinements de délicieuse lingerie. Ainsi, les robes de baréges, par exemple, ont des garnitures variées à l'infini, des volants de toutes les sortes, brodés ou avec passementerie, ou terminés par une ruche de ruban *Tom-Pouce*. Les corsages, drapés avec goût, font diversion, avec les corsages plats des robes habillées. Les manches courtes sont relevées avec goût par des aiguillettes ou rubans. Quant aux mousselines imprimées, on les rehausse avec des ornements de mousseline aussi, mélangés de valenciennes, et d'amples jupes en taffetas soutiennent ces tissus légers et en font ressortir les nuances délicates. Les robes de grenadine sont garnies avec cinq chicorées de taffetas découpé, de plusieurs couleurs assorties à l'étoffe principale. Les brillantes font de jolis peignoirs, avec garnitures festonnées et tuyautés; mais pour modifier ce que ce tissu a d'épais, il ouvre sur un jupon orné en tablier de petits volants en mousseline brodée. Sur toutes ces robes, on met des ceintures en ruban excessivement large, qui rappellent celles des chevaliers du vieux temps; quelques-unes sont même en étoffes, festonnées ou découpées comme les ornements de la jupe. Sur les corsages décolletés, on jette de petits mantelets noués derrière, en mousseline blanche, très-dégagés du col, plats, et bordés d'un bouillonné seulement, ce qui est de très-bon goût pour les jeunes personnes. Il y a encore les grands mantelets de tulle, garnis en dentelle, et les mantelets en mousseline, dont les volants, très-hauts, sont brodés en soie de couleur. Cette sorte de broderie se fait aussi sur le baréges uni.

Nous citerons le baréges marron, brodé avec un semé bleu; le baréges vert, avec volants brodés en violet, et, pour soirées de campagne, le baréges blanc, avec branches de corail en soie.

Les cannezouts montants et à pièce froncée sont brodés en plein au plumetis; d'autres, en biais, ouverts devant, sont à entre-deux de muguet ou de boutons de roses, qui alternent avec des entre-deux de valenciennes à rivière.

Les chapeaux suivent tous les caprices des modistes en renom; parmi ceux que nous pourrions citer, et dont les plus charmants viennent de chez M^{me} Dasse¹, nous avons surtout remarqué des capotes de taffetas blanc ou rose, à mille coulisses, ornées de verdure sous la passe.

Paille blanche, avec frisure en plume mêlée à du tulle de couleur, ornement très-frais et très-léger; en lilas, c'est ravissant.

Paille de riz avec têtes de plumes, — branche de fleur d'eau, — ou unie, avec la calotte en blonde de la nuance de la paille.

Chapeau de crêpe, avec des fleurs d'avoine mélangées de nuances, ou une branche d'acacia, de genêt d'Espagne, de marronnier. — D'autres unis, à rubans nouveaux de Saint-Étienne, et la voilette en blonde assortie de nuance.

Paillassons, avec fleurs des prés, doublés en taffetas blanc.

Chapeaux en tulle, légers comme le soufflé, sans fleurs ni rubans; les brides formées par de longues barbes en blonde faisant le nœud sous la passe.

Chapeaux de fantaisie, ornés de fruits ou de saules-marabouts ou d'herbes-plumes, avec entre-deux de blonde, de paille, de ruban plissé; — capote en taffetas écossais, très-évasée, avec une guirlande de volubilis sous la passe.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

(2^{me} Article.)

En dépit de tous les événements, la France s'est maintenue à son rang. C'est une ques-

¹ Rue Richelieu, 88.

tion jugée aujourd'hui que la remarquable supériorité de cette exposition sur celles qui l'ont précédée : *arte et commercio*, selon la devise qu'avait adoptée Colbert; car il avait déjà compris que c'est le plus beau titre de gloire d'un grand peuple, que de marcher en tête du progrès et d'être le premier à en frayer la route aux autres nations.

La première fois que j'allai visiter ce palais, il y avait un grand désappointement dessiné sur toutes les figures.

Les bœufs! les bœufs! s'écriait-on autour de nous. — Les bœufs! où sont-ils? Nous voulons voir les bœufs! — C'était une émeute. Je m'en retournai aussi, et tout en marchant, je me demandais d'où venait la profonde sympathie que cette espèce de ruminants excitait parmi des Parisiens. — Bons Parisiens! — Élevés au milieu des bœufs de gaz et du bitume, ils savent à peine ce que c'est qu'un bœuf — Du bœuf! Ils ne connaissent ce nom que par les rosbeefs qu'ils mangent chaque jour... Du reste, cette impatience était bien motivée, car ces bœufs étaient réellement magnifiques.

Jamais cornes plus blanches n'ont couronné un front plus carré. — C'était bien là le bœuf antique, le bœuf des sacrifices, le bœuf renouvelé des Grecs : il ne lui manquait plus que les cornes dorées et les bandes lettes. — Et les vaches! O les belles vaches! les belles génisses! *Formosa juvenca!* dirait Virgile! Toutes blanches! comme leur lait!

Mais s'il y avait un spectacle curieux, un spectacle étonnant, c'était de voir la physiologie de tout ce monde, appuyé sur la balustrade supérieure qui entoure l'étable de ces belles génisses! — Partout on voyait des visages épanouis, déridés, heureux; tout occupés à contempler ces fortunés ruminants.

O bienheureux les laboureurs s'ils pouvaient comprendre leur bonheur! s'écriait Virgile; et Virgile était aussi un homme des villes, et comme l'homme des villes il se prenait souvent à regretter la campagne.

Fantassins et cavaliers, ouvriers et bourgeois, grandes dames et bonnes d'enfants, tous viennent, poussés par je ne sais quel instinct, se reposer les yeux à la vue de ces pauvres bêtes à cornes, et respirer cette odeur d'étable, cette odeur de paille et de lait qui a aussi son parfum.

Et puis, dans un petit coin il y a aussi des moutons; — mais à ceux-là, pauvres bêtes, on ne fait aucune attention. — On passe sans les regarder; et pourtant, eux aussi sont beaux dans leur genre; mais, à Paris, que savons-nous sur les moutons? — Nous ne les connaissons que par les moutons blancs que nous traînions après nous sur leurs roulettes, quand nous étions enfants, ou bien nous nous rappelons les moutons et les bergères de M^{me} Deshoulières.

Sur ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis!

Et quand, au lieu d'un joli joujou tout blanc, tout frisé, tout couronné de rubans roses, vous voyez ces vrais moutons avec leur laine nasse et leur suint, leur laine sale et emmêlée, vous oubliez bien vite que cette laine c'est le mérinos, le mérinos que l'on tisse si bien, que l'on teint de si vives couleurs, et qui vous rend si belles.

— Avançons un peu. — Nous voici dans une cour, ou plutôt dans une serre aux murailles parfumées de cactus, de palmiers et de magnolias. — C'est le salon de l'horticulture; c'est le Palais des Fleurs. — Voici les plantes des tropiques, ces belles plantes aux feuilles longues comme une flèche; voici l'arbre du voyageur, dont chaque feuille suffirait pour couvrir un homme entier. — Et puis, là-bas, voilà les cactus roses, avec leurs feuilles épaisses et piquantes; voilà du blé d'Afrique, récolté par nos jeunes gens! — Seras-tu le grenier de la France? — Et puis voilà des collections de roses, de rododendrum, de grenadiers et d'œillets; c'est comme un bouquet, comme un prisme, comme un feu d'artifice de couleurs et de parfums: — les amateurs de fleurs trouveront là de grandes jouissances.

En sortant, je longeais le mur de planches, quand j'aperçus quelques cabanes adossées à la construction; je m'approchai. — Ici, mesdames, comment vous dépêcherez-vous en termes un peu relevés la chose que je vis? — L'abbé Delille, qui connaissait la périphrase, vous eût dit sans hésiter :

L'animal indolent qui se nourrit de glands.

Hé bien, oui! c'était cela, — c'était ce qu'en langue savante on appelle des ani-



15 Juillet 1849.

M^{me} Herminie de Charny

2448.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau et Coiffure de M^{me} Dasse. Robes de M^{me} de Baizieux. Dentelles Volard. Embr.^{te}
 Verdier. Montre de la Fabrique de l'horlogerie de Versailles, boulevard des Italiens.*

Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



maux appartenant à l'espèce porcine, c'est ce qu'en langue vulgaire on appelle des cochons ! — oui, des cochons ! des cochons pour de vrai ! Mais qu'ils étaient beaux, et combien ils méritaient eux aussi d'être admis à l'exposition des produits de l'industrie ! Non, le sanglier d'Erymanthe lui-même, qui tua le bel Adonis, le favori de la blonde Vénus, n'eût pas supporté la comparaison.

O animal utile et trop méprisé ! utile surtout après ta mort, qui nous fournis de si beau lard, de si excellents jambons, de si délicieux pieds truffés ! Non (lorsqu'on y met des truffes), tu ne mérites pas l'espèce de mésestime dans laquelle tu es tombé. Ah ! qu'on aille les voir, ces pauvres bêtes, séparées comme des parias, et mises en dehors des autres bestiaux ; qu'on voie ces amas de lard et de graisse, cette hure épaisse, et que l'on réfléchisse que c'est par amour, par pur amour pour nous qu'ils se sont résignés à s'engraisser ainsi, et le cœur vous tombera.

Mais au fait, puisqu'ils ne sont pas morts et que leurs jambons ne nous appartiennent pas, plutôt que de les regarder, étendus dans leur sommeil, il vaut mieux rentrer au jardin, ou bien entendre une seconde fois l'orchestre des écureuils mélomanes qui nous attirent comme les sirènes avec leurs flûtes et leurs flons-flons, qui répètent en ré majeur :

Drinn drinn ! drinn ! drinn ! drinn !

H. T**.

UN SOUVENIR DE CHORON.

Alexandre Choron fonda en 1816 une école de musique classique, qui était soutenue par la munificence de la liste civile, et qui disparut lors de la révolution de 1830. C'est de cette école que sont sortis beaucoup d'artistes renommés, notamment Duprez, de l'Opéra. Un des élèves de M. Choron, M. Scudo, vient de consacrer tout un feuilleton de l'*Ordre* à cette institution musicale et il rappelle sur ce maître quelques curieuses anecdotes.

Un jour, dit-il, Choron arrive à l'école hors d'haleine ; il nous fait appeler tous

les quatre, Duprez, Boulanger-Küntzé, Vachon et moi, et il nous dit :

— Messieurs, il y a du nouveau ! Le ministre de la maison du roi est changé ; c'est maintenant M. de Lauriston, si mal disposé pour nous, qu'il veut supprimer l'école. J'ai obtenu avec peine qu'avant de prendre une décision pareille, il voulût bien nous entendre. Nous y allons ce soir ; ainsi, du courage ! Il y va de notre avenir à tous ; il faut chanter ce que vous savez le mieux : d'abord, chacun un air ; puis, deux duos. Duprez, approche, mon garçon ; tu chanteras : *O des amants déité tutélaire ! Toi, Boulanger : Oh ! que je fus bien inspirée ! Toi, mon grand benêt de Vachon : Di piacer mi balza il cor*, entends-tu ? *Di piacer mi balza il cor !* Et toi, mon charmant Vénitien, tu nous diras : *Non più andrai far fallone amoroso*. Ah ! monsieur de Lauriston, vous voulez nous congédier... *O des amans... Di piacer... Non più andrai*, il n'y résistera pas ; non, non, et messieurs du Conservatoire en seront désespérés.

Disant ce'a, il sautait, il riait, il chantait.

— Tout ira bien, ajouta-t-il, très-bien. Allez broser vos habits et vos bottes, frottez vos boutons, soyez luisants, éclatants. Surtout, mangez peu, entendez-vous ? On vous donnera un petit filet de vin de Médoc pour vous monter l'imagination.

Après avoir dîné aussi légèrement qu'on nous l'avait recommandé, et nous être coiffés d'un immense chapeau à cornes qui faisait partie de notre uniforme, nous partîmes du coin de la rue Montparnasse, en suivant les boulevards.

C'était par une belle soirée de juillet ; la lune projetait sa douce lumière sur la cime des arbres qui nous couvraient de leur épais feuillage.

Nous marchions en silence, chacun chargé d'un rouleau de musique, suivant notre maître, qui nous précédait, la tête baissée, et sans proférer une parole.

Nous nous exerçons tout bas à filer un son, à lancer une roulade, à préparer un point d'orgue.

Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel du ministre de la maison du roi, rue de Grenelle-Saint-Germain. Un terrible battement de cœur s'empara de nous lorsque l'huissier annonça :

— M. Choron et ses élèves!

Nous entrâmes dans un vaste salon où se trouvaient une douzaine de personnes.

Une voix forte dit à Choron, avec autorité :

— Sont-ce là tous vos élèves?

— Non, excellence, ce sont mes meilleurs, c'est l'espoir de la France.

— Ah! diable, dit en riant Lauriston.

— Votre excellence va en juger, répliqua Choron.

Puis, nous faisant approcher tous les quatre, et nous prenant chacun par la main :

— Voici l'amoureux, dit-il en présentant Duprez avec sa large poitrine; Boulanger, le demi-caractère, et il signor Buffo cantante.

— Il paraît que vous avez, dans votre école, tous les genres et tous les talents, dit en riant le ministre.

— Oui, excellence, tous les genres. Duprez, Scudo, chantez votre duo de *Bella Nice*.

Nous nous approchâmes du piano pas trop rassurés, mais résolus de faire bonne contenance.

M. Panseron, qui nous accompagnait, frappe quelques accords pour nous donner le temps de respirer; enfin, nous commençons.

Un silence profond s'établit, tous les yeux sont dirigés vers nous.

Après une dizaine de mesures, un murmure approbateur vient dilater nos poumons.

Notre voix vibre, éclate, notre style s'élève, on nous couvre d'applaudissements.

— C'est charmant! entendions-nous dire de toutes parts.

— Oui, oui, c'est charmant, c'est ravissant, dit Choron les yeux pleins de larmes. Recommencez, mes enfants, tout va bien. *La France est sauvée*, nous dit-il tout bas.

La soirée finit aussi heureusement qu'elle avait commencé.

Nous sortîmes de l'hôtel du ministre en sautant comme des fous, jetant nos chapeaux par-dessus les arbres du boulevard.

L'École fut maintenue, et lorsque nous allions à l'Opéra, les buralistes disaient en nous voyant passer : *Voici l'espoir de la France*.

UNE FÊTE LITTÉRAIRE

Un des salons les plus agréables de Paris s'est rouvert tout à coup cette semaine pour une représentation extraordinaire, et malgré le peu de ressources qu'offre le monde parisien dans la saison où nous sommes, une réunion nombreuse et brillante est venue assister à une de ces rares solennités qui apportent de loin en loin à l'été un souvenir de l'hiver.

Ce n'était pas un bal, il fait trop chaud pour danser sous les plafonds; ce n'était pas un concert, tous les grands artistes sont à Londres; — il s'agissait d'une fête littéraire, une lecture.

Aucun des invités qui se trouvaient à Paris ou à quelques lieues seulement de la ville, n'a manqué à l'appel, car le nom de l'auteur est de ceux auxquels on ne résiste pas; il exerce une grande influence sur les gens du monde; il attire surtout les femmes, et principalement les femmes de trente ans.

Ce chiffre a nommé M. de Balzac.

C'était lui, en effet, et les assistants venaient écouter la lecture d'une œuvre nouvelle récemment terminée sur la terre étrangère, dans la splendide retraite que le célèbre écrivain habite depuis qu'il s'est rangé sous les lois de l'hymen.

L'auditoire était tel que pouvait le désirer l'auteur; on y comptait, — pour nous servir d'une expression de M. de Balzac, — deux maréchaux de lettres, plusieurs lieutenants-généraux, cinq ou six maréchaux de camp dramatiques, et autant de colonels du feuilleton.

Une triple rangée de femmes élégantes encadrait le salon, un des plus beaux salons du faubourg Saint-Honoré, décoré avec un goût exquis et ingénieux : partout des fleurs et des arbustes, les lambris tapissés de verdure et le plafond caché par une voûte de feuillage.

Rien de plus gracieux et de plus frais; c'était un bosquet au premier étage.

Les lettres d'invitation indiquant le sujet de la fête priaient chacun d'arriver à huit heures et demie au plus tard, et ajoutaient qu'à neuf heures on ne recevrait plus personne.

La consigne a été rigoureusement maintenue.

Au dernier coup de neuf heures, les portes se sont fermées à double tour, afin que nul retardataire ne vint troubler la lecture.

Une espèce d'autel avait été dressé sous le feuillage pour le lecteur.

Ce n'était pas l'auteur lui-même qui devait lire son œuvre, il avait confié ce soin à un de nos comédiens les plus distingués.

Dès que le manuscrit a été déplié, un silence profond s'est fait dans l'auditoire; on aurait entendu voler un papillon.

L'œuvre à lire n'était ni plus ni moins qu'une comédie en cinq actes et en prose; transformation dramatique d'un des plus heureux romans de l'auteur, et intitulée *le Cousin Pons*.

Trois heures de lecture n'ont pas fatigué un seul instant l'attention enchantée des auditeurs.

LA VILLEGGIATURE AU SPECTACLE

Si nous en croyons des bruits de coulisses, nos théâtres de premier ordre se disposent à décerner une spirituelle et délicate récompense au public de Paris, ainsi qu'à toutes les personnes qui sacrifient la villeggiature pour aller au spectacle.

A partir du 15 de ce mois, les habitués de ces théâtres cumuleront les plaisirs de la scène avec la contemplation de la verdure et la jouissance d'un parc.

Le foyer du public se transformera en un jardin; les couloirs seront garnis d'arbustes, et les escaliers jonchés de fleurs.

Il y aura des charmilles, des salons de treillage et même des boulingrins ornés de statues.

Il y aura des bosquets, des grottes, des kiosques, des rochers, des cascades, enfin tout le programme de la nature champêtre. Vous vous croirez dans une villa d'Auteuil ou de Neuilly.

De sorte que, pendant les entr'actes, le public pourra venir s'égarer dans les allées ombrées du foyer, ou s'embaumer dans les corridors, et faire un cours de botanique.

Et vous verrez que cette charmante initiative portera ses fruits. Nos théâtres secondaires suivront l'impulsion horticole dans la proportion de leurs moyens. Nos

salles de spectacle se métamorphoseront en jardins, en parterres, en plates-bandes, en bancs de gazon, en taillis, en quinconces, en bouquets de fleurs.

L'Odéon aura un véritable, mais un véritable bocage.

Si cette ravissante innovation se réalise (et la chose est certaine, puisque la nouvelle est officielle), il s'opérera une révolution radicale dans les loisirs du Parisien. Tous les amateurs de la campagne envahiront nos théâtres. Quand on voudra respirer les fleurs et humer le feuillage, on se dirigera vers le bureau de location.

Alors les maisons de campagne seront coulées; Bougival et Ville-d'Avray suspendront leurs paiements; le lac d'Enghien sera forcé de liquider, et je ne donnerai pas deux sous de la vallée de Montmorency.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Reprise de *Dom Sébastien*.

Les représentations du *Prophète* sont suspendues jusqu'à l'hiver prochain. — Roger part pour Francfort, Hambourg et Vienne, — M^{me} Viardot pour Londres. Elle y chantera le nouvel opéra avec Mario, qui prend le rôle créé par Roger.

En attendant l'hiver et la représentation du ballet de Carlotta Grisi, l'Opéra a remis au répertoire cette belle partition de *Dom Sébastien*, si dramatique, si splendide, si pleine de style, de grandeur, d'originalité, de charmantes mélodies, de richesses de toutes sortes.

On a quelque peu modifié le livret; — ainsi, la cérémonie funèbre a été remplacée par une marche triomphale, — et l'on a placé au cinquième acte la romance du second. — Le personnel était complètement renouvelé. — Masset avait pris le rôle de Duprez, M^{lle} Masson celui de M^{me} Stoltz, — Porthéault remplaçait Barroilhet, et Marié Massol.

Il faut ajouter aussi que, depuis plus de trois ans que *Dom Sébastien* n'avait pas été représenté, on l'avait un peu oublié, — de telle sorte enfin que cette reprise ressemblait assez à une première représentation.

Ce rôle de *dom Sébastien* convenait merveilleusement à Masset, familiarisé par plusieurs années de succès en Italie avec les premiers rôles des grands compositeurs italiens. — Il a rendu avec un sentiment exquis toutes les nuances de ce rôle si riche en mélodies et en situations pathétiques. Il a déployé là, toutes les qualités de sa voix si puissante, si suave, si sonore, si souple, et toujours si sûre. Mais c'est surtout dans la romance qu'il a été applaudi. — Le public s'y est repris à deux et trois salves. — Comme chanteur, Masset avait déjà sa réputation faite, mais nous ne devons pas passer sous silence ses grands progrès comme acteur. — Quoique encore un peu froid et timide, il a eu de très-heureuses inspirations; il a fait plus que charmer l'auditoire par sa belle voix, il l'a ému dans plusieurs situations, tant il a fait preuve de sentiment vrai et de sensibilité.

Ce que nous disons de Masset, on le peut dire de M^{lle} Masson; elle semblait trop préoccupée de la tradition de M^{me} Stoltz. — Elle n'en a pas moins eu un brillant succès, — succès qui avait déjà beaucoup augmenté à la deuxième représentation. — Porthéault a fait de son mieux; — mais il a laissé le public bien froid (et avec raison) après le bel air de *Lisbonne*, dans lequel Barroilhet soulevait toujours de si nombreux applaudissements. Quant à Marié, il veut trop faire, — et il abuse du droit de crier un peu et même beaucoup.

L'éloquence des chiffres est proverbiale, et l'Ambigu-Comique peut l'invoquer: chaque soir *le Juif Errant* produit une recette qui s'élève à plus de deux mille francs. Si la recette n'est pas de quatre ou cinq mille francs, c'est la faute de la salle.

On applaudit en ce moment au Café-

Concert (Jardin des Fleurs, Champs-Élysées), une ouverture de M. Adolphe de Groot. Les dilettanti ont apprécié dans cette composition une orchestration savante et pleine d'effets, jointe à une grande richesse mélodique.

A ce Numéro est jointe la planche 2448.

VÉRITABLE ARROW-ROOT (fécula au maranta) du Brésil. — On en fait d'excellents potages délicats et substantiels: d'un usage très-répandu en Angleterre, reconnu d'après le témoignage des premiers médecins supérieur au tapioca et à toutes les féculs indigènes et exotiques, par son emploi facile, son goût exquis, et, avant tout, ses propriétés aussi nutritives que digestives et antigestives.

En boîte d'un demi-kilo, chez G. H. PASCHER et C^e, exportateurs pour le Brésil, 20, cité Trévis.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

La maison FOYE-DAVENNE, rue N^e des Petits-Champs, 63, se charge de la conservation des tapis, portières, tapisseries, de toute étoffe d'ameublement, qui nécessitent pendant l'été un local et un entretien qui les préservent de toutes usures et accidents.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires, réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.